
De la Roumanie à l'Allemagne, la *fremde Heimat* de Herta Müller

Zwischen Rumänien und Deutschland, Herta Müllers fremde Heimat

From Romania to Germany: Herta Müller's fremde Heimat

Sylvaine Faure-Godbert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/4661>

DOI : [10.4000/germanica.4661](https://doi.org/10.4000/germanica.4661)

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 juillet 2018

Pagination : 111-125

ISBN : 9782913857414

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Sylvaine Faure-Godbert, « De la Roumanie à l'Allemagne, la *fremde Heimat* de Herta Müller », *Germanica* [En ligne], 62 | 2018, mis en ligne le 31 juillet 2020, consulté le 15 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/4661> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.4661>

© Tous droits réservés

De la Roumanie à l'Allemagne, la *fremde Heimat* de Herta Müller

Sylvaine FAURE-GODBERT
Université de Poitiers

Née en Roumanie en 1953 au sein de la minorité germanophone des Souabes du Banat, réfugiée en Allemagne depuis 1987, Herta Müller se trouve à la croisée des identités et des cultures. Mais comment pose-t-elle la question de l'appartenance dès lors que la patrie devient un « pépin de pomme »¹, la *Heimat* une tromperie², voire un ennemi intime³ et qu'elle qualifie son émigration en RFA de simple changement de lieu⁴ ? Ces formules percutantes témoignent à tout le moins d'un rejet de la petite comme de la grande patrie ; elles traduisent aussi le refus de Herta Müller de puiser dans le registre émotionnel pour saisir sa relation à la minorité dont elle est issue, comme à la Roumanie, son pays natal, et à l'Allemagne où elle vit depuis plus de trente ans.

1. — Herta Müller, *Mein Vaterland war ein Apfelkern*. Ein Gespräch mit Angelika Klammer, München, Carl Hanser Verlag, 2014.

2. — H. Müller, « Heimat oder der Betrug der Dinge », in : Gisela Ecker (dir.), *Kein Land in Sicht. Heimat-weiblich?*, München, Fink, 1997, p. 213-219.

3. — H. Müller, « Diesseitige Wut, jenseitige Zärtlichkeiten », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 27.08.2011, p. 31.

4. — « Als ich aus Rumänien wegging, habe ich dieses Weggehen als "Ortswechsel" bezeichnet. » H. Müller, *Der Teufel sitzt im Spiegel. Wie Wahrnehmung sich erfindet*, Berlin, Rotbuch Verlag, 1991, p. 122.

Instrument d'oppression de l'individu mis au service d'un refoulement collectif, la *Heimat*, dans sa composante souabe comme roumaine, est un lieu dans lequel on ne peut pas vivre. Dans les essais et discours de Herta Müller, elle est presque toujours définie *ex negativo* mais elle n'en constitue pas moins l'un des pivots de la réception de son œuvre⁵. La patrie qu'a tenté de lui assigner sa communauté d'origine et celle prônée par l'État roumain sous la dictature de Ceausescu s'avèrent pareillement fausses et hostiles. Mais les raisons pour lesquelles elle ne saurait faire sienne aucune de ces patries ne sont pas uniquement d'ordre biographique ou politique. Elle tient en effet la *Fremdheit* pour un mode idéal de relation au monde, sapant ainsi *a priori* la possibilité d'une quelconque appartenance⁶. L'Allemagne ne saurait de ce fait constituer elle non plus un horizon utopique. Mais si on ne peut appartenir aux lieux, on ne peut pas leur être non plus totalement étranger, juste « dans certaines choses »⁷.

Cette *Heimat* qu'elle exècre vient néanmoins la hanter à la manière d'un membre fantôme⁸, s'imposant dans son œuvre comme un noyau vide à partir duquel elle redéfinit au fil de son histoire ce que signifient pour elle l'appartenance, l'exil, la *Heimatlosigkeit*, le mal du pays, etc. Car c'est précisément le fait d'évider sans cesse cette notion qui rend d'autant plus nécessaire un réajustement permanent de ces définitions. La *Heimat* serait donc ce qu'on ne peut supporter mais dont on ne peut toutefois se débarrasser⁹. Herta Müller n'échappe pas en effet à une nostalgie qu'elle qualifie d'irrationnelle et qu'elle tente de tenir à distance au moyen de diverses stratégies dont témoignent ses essais comme son œuvre romanesque. À partir de son arrivée en République fédérale, c'est avec sa « colère d'ici » qu'elle considère les « cajoleries de là-bas »¹⁰. Mais de même que son « regard étranger » préexiste bel et

5. — Cf. Norbert Otto Eke (dir.), *Herta Müller-Handbuch*, Stuttgart, J. B. Metzler, 2017, p. 204.

6. — « Die ideale Beziehung zu einer Umgebung ist aus meiner Sicht eine Fremdheit, an die man sich gewöhnt, Fremdheit kann nicht ausgetragen werden, weil sie eine Modalität der Wahrnehmung ist », in : Brigid Haines (dir.), *Herta Müller*, Cardiff, University of Wales Press, 1998, p. 20.

7. — « An den Orten, an denen ich bin, kann ich nicht fremd im Allgemeinen sein. Auch nicht fremd in allen Dingen zugleich. Ich bin, so wie andere auch, fremd in einzelnen Dingen », H. Müller, *Der Teufel sitzt im Spiegel...*, *op. cit.*, p. 123.

8. — « Dieser Phantomschmerz im Erinnern hat das betörende Zeug, das keine Ruhe gibt », H. Müller, *Immer derselbe Schnee und immer derselbe Onkel*, München, Carl Hanser Verlag, 2011, p. 36.

9. — « Ich glaube, "Heimat" ist das, was man nicht aushält und nicht loswird », H. Müller, *Ich glaube nicht an die Sprache*, Klagenfurt, Wieser Verlag, 2009, p. 39.

10. — « Diesseitige Wut, jenseitige Zärtlichkeiten », *op. cit.*

bien à l'exil, la Roumanie demeure l'arrière-pensée, le sens caché¹¹ de tout ce qu'elle perçoit en Allemagne.

« À quoi sert un pays dans lequel on ne peut pas vivre¹² ? »

Dans les récits du recueil *Niederungen*, paru en Roumanie en 1982, comme dans les courtes proses qui composent *Barfüßiger Februar* (1987), la *Heimat* s'incarne dans un village marqué par l'étroitesse d'esprit, la brutalité et la cruauté. « Caisson gigantesque entouré de clôtures et de murs »¹³ dans lequel le grand-père plante ses clous, ce village aussi corseté que les jupes noires des femmes qui y vivent¹⁴ est bien davantage qu'un simple lieu. Paola Bozzi le définit à juste titre comme « un réservoir d'idées fascistes »¹⁵. Plus que des éléments topographiques, la province en général et le village en particulier constituent d'après elle un schéma mental¹⁶.

De même, la plaine et les champs de maïs du Banat, souvent évoqués par Herta Müller, sont les emblèmes d'une appartenance qu'elle a toujours refusée. Contrairement à elle, son compatriote et ami Oskar Pastior acceptait les paysages montagneux de sa Transylvanie natale comme sa *Heimat*, retaillant sans cesse celle-ci sur mesure « comme une chemise » afin de ne pas la perdre¹⁷. Le titre *Niederungen* (*Dépressions*) s'entend certes au sens géographique du terme et se rapporte à la plaine du Banat mais désigne aussi, en référence à une citation de Johannes Bobrowski, l'esprit et l'existence étriqués de ses habitants, les bas-fonds de leur

11. — « Rumänien ist HINTERSINN für das, was in diesem Land vor meinen Augen gerade geschieht », H. Müller, « Und noch erschrickt unser Herz », in : *Hunger und Seide*, München, Carl Hanser Verlag, 2015, p. 33.

12. — « Was nützt eine Heimat, in der man nicht leben kann? », H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 169.

13. — H. Müller, *Dépressions*, traduit de l'allemand par Nicole Bary, Paris, Gallimard, 2015, p. 97.

14. — H. Müller, « Das Fenster », in : *Niederungen*, Frankfurt a. M., Fischer Taschenbuch Verlag, 2011, p. 121 [première édition : Bucarest, Kriterion, 1982]. Dans la traduction française, l'adjectif « zugeschnürt » qui qualifie à la fois les jupes des villageoises et le village est traduit par « barricadé ». Nous lui préférons ici le mot « corseté ».

15. — « Das Dorf als Enklave der deutschen Minderheit bleibt Reservat faschistischen Gedankenguts [...] », Paola Bozzi, *Der Fremde Blick. Zum Werk Herta Müllers*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2005, p. 35.

16. — *Ibid.*, p. 50.

17. — « Ich mit meiner Ebene und dem Maisfeld und dem Flusstal habe die Heimat immer von mir gewiesen. Aber Pastior hat die Heimat, damit sie bei ihm bleibt, immer auf sich selbst zugeschnitten, wie ein Hemd, das nie fertig wird », H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 201.

âme¹⁸. Le village est une dépression, un cloaque. Alors que les paysages représentent souvent une composante importante de la *Heimat* – que celle-ci soit définie individuellement ou serve de support à une identité collective¹⁹ –, la nature ne saurait fonder pour Herta Müller aucun sentiment d'appartenance. Elle se souvient qu'enfant déjà elle se demandait si le mot *Heimat* ne désignait pas la blessure de la lumière crue dans la vallée²⁰ ; radicalement subverti, le terme devenait alors le nom de tout ce qui l'accablait²¹. Les paysages marqués dès l'enfance par l'indifférence et la mort resteront figés et hostiles, déployant « un panorama des peurs »²² car la brutalité à l'œuvre dans la communauté villageoise comme dans la société roumaine s'y trouve inscrite : « Dans les vastes paysages, le silence crie. La rigidité guette. Le paysage est une nature morte sur un mince sol vert. L'effondrement patiente. Il commence entre les tempes et ne cesse pas sous les semelles des chaussures »²³.

H. Müller se retrouve rapidement en marge de son village, grand comme un dé à coudre et situé aux confins du monde²⁴ :

Le village me faisait l'effet d'un [...] tiroir fermé, plein des représentations d'autrefois.

Je me suis ainsi soudainement retrouvée en dehors, j'ai voulu rester en dehors. Je ne supportais plus ces fêtes populaires ni l'éclat des bottes noires. Et plus non plus les marches militaires dans les rues du village²⁵.

18. — « [Der Titel] bezieht sich auf ein Zitat von Johannes Bobrowski: "Wir, die in den *Niederungen* leben, wir verstehen den Tod, denn er ist uns nicht fremd, weil wir zusammen mit ihm aufgewachsen sind." Beim Lesen dieser Stelle ist mir das Wort "Niederungen" aufgefallen, und das erschien mir dann sehr treffend für den Text. Es bezieht sich auf die Banat-Ebene. Eine Niederung ist noch tiefer als eine Ebene. Und es bedeutete im übertragenen Sinn das niedrige Bewusstsein, die niedrige Beschäftigung, das Abgegrenztsein, das Nicht-in-die-Höhe-blicken-Wollen und das Nicht-über-sich-hinausschauen-Können ». « Mir erscheint jede Umgebung lebensfeindlich », *Süddeutsche Zeitung*, 16.11.1984.

19. — Que l'on songe par exemple au mythe d'une nature idyllique et préservée telle qu'on a cherché à la promouvoir en Autriche sous la Seconde République.

20. — « Heimat oder der Betrug der Dinge », *op. cit.*, p. 215.

21. — « Auch ich nahm mir das Wort "Heimat". Wenn mich schon nichts auffangen konnte, wollte ich wenigstens für all das, was mich niederdrückte, ein Wort », *ibid.*, p. 214.

22. — « Landschaft wird zur flirrenden Inszenierung der Existenz, zum Panorama der Ängste [...] », H. Müller, *Der König verneigt sich und tötet* [2003], Frankfurt a. M., Fischer, 2010, p. 211.

23. — « In den weiten Landschaften schreit die Stille. Die Starre lauert. Landschaft ist Stillleben, mit dünnem grünem Boden. Der Einbruch wartet. Er fängt an zwischen den Schläfen und hört unter den Sohlen der Schuhe nicht auf », H. Müller, *Der Teufel sitzt im Spiegel...*, *op. cit.*, p. 100.

24. — H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 38.

25. — « Mir kam das Dorf wie [...] eine geschlossene Schublade voll mit den Vorstellungen von damals vor. So kam es, dass ich plötzlich draußen stand, ja draußen

Étrangère à ce microcosme étouffant où les structures familiales et sociales sont régies par la violence, elle rejette par ailleurs résolument le chauvinisme et l'ethnocentrisme bornés brandis par la *Landsmannschaft*, l'organe de représentation des Souabes du Banat²⁶ :

Ces gens-là ne connaissaient que les romans-feuilletons et la littérature de terroir – et leur *Heimat* comme le plus bel endroit du monde ; être allemand signifiait vertu, sens de l'effort, propreté, tradition. Tu aimes ta *Heimat* et elle t'aime aussi, c'est là que sont tes racines, ta place, la terre y est fertile, le soleil y brille comme l'or – les choses devaient être ainsi. [...] C'était une *Heimat* abstraite, un album d'images d'Épinal avec des portes en bois ouvragées, des pignons décorés, de la musique de fanfare et des danses populaires²⁷.

La *Heimat* jalousement défendue par ses concitoyens souabes est une pure construction idéologique qui a toujours inspiré à Herta Müller une profonde aversion. Après la parution de *Niederungen*, la *Landsmannschaft* a orchestré à son endroit une campagne de calomnie d'une rare violence²⁸, poursuivant la *Nestbeschmutzerin* de sa vindicte même bien après son arrivée en Allemagne et allant jusqu'à la désigner comme espionne à la solde du gouvernement roumain. Le premier récit de *Niederungen*, « Die Grabrede » (« L'oraison funèbre »), préfigure ces événements de façon saisissante : la narratrice se voit en effet condamnée à mort au nom d'une communauté allemande que ses valeurs préservent de la décadence et qui n'entend pas se laisser calomnier²⁹. Et dans le récit « Niederungen », qui a donné son titre au recueil, ceux qui se sont toujours félicités d'être allemands emportent avec eux leur « grenouille allemande » quand ils émigrent – ces mêmes grenouilles qui coassent

stehen wollte. Dass ich diese Volksfeste nicht ertrug, und nicht den Glanz der schwarzen Stiefel. Und nicht die Marschlieder auf den Straßen des Dorfes », H. Müller, *Der Teufel sitzt im Spiegel...*, *op. cit.*, p. 23-24.

26. — H. Müller consacre de longues pages à la *Landsmannschaft*, en particulier dans le texte « Cristina und ihre Attrappe », in : H. Müller, *Immer derselbe Schnee...*, *op. cit.*, p. 64-75. Voir aussi *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 191-194.

27. — « Diese Leute kannten nur Heftromane und Heimatliteratur – ihre Heimat als der schönste Ort der Welt und das Deutschtum als Tugend, Fleiß, Sauberkeit, Brauchtum. Du liebst die Heimat und die Heimat liebt dich, dort sind deine Wurzeln, dort gehörst du hin, die Erde ist fruchtbar, die Sonne ist golden – so hatte es zu sein. [...] Es war eine abstrakte Heimat, ein Bilderbuch mit geschnitzten Holztoren, verzierten Hausgiebeln, Blasmusik und Volkstanz », H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 48.

28. — « Man nannte mich Asphaltliteratin, der Begriff, mit dem Goebbels jene Autoren beschimpfte, die nicht aus dem deutschen "Volkstum" hervorgegangen sind. », *ibid.*, p. 193. Cf. aussi « Seit dem Erscheinen der *Niederungen* führte die Landsmannschaft in ihrem Blatt "Banater Post" eine Rufmordkampagne gegen mich. "Fäkaliensprache, Urinprosa, Nestbeschmutzerin, Parteihure" waren die gängigen Urteile ihrer hauseigenen "Literaturkritik" », H. Müller, *Immer derselbe Schnee...*, *op. cit.*, p. 65.

29. — H. Müller, « Die Grabrede », in : *Niederungen*, *op. cit.*, p. 11.

incessamment par la bouche des vivants comme par celle des morts dans tout le village³⁰. La grenouille allemande figure pour Herta Müller le contrôle tyrannique exercé sur ses membres par la communauté villageoise au nom d'une pseudo-identité à préserver et les non-dits sur lesquels repose celle-ci. La grenouille allemande est un œil du pouvoir et le premier dictateur qu'elle a rencontré. Car tout ce qu'elle désigne par les termes « totalitaire » et « État » n'est au fond que le prolongement de ce qui peut se passer dans un village isolé et facile à surveiller³¹.

Comment Herta Müller pourrait-elle par ailleurs se sentir pleinement Roumaine dès lors qu'elle reste un « hôte né dans le pays des Roumains »³² ? Elle rappelle que l'État avait coutume de qualifier les minorités germanophones, serbes et hongroises pourtant installées dans le pays depuis plusieurs siècles de *mitwohnende Nationalitäten* (nationalités cohabitant avec les Roumains)³³. Elle souligne néanmoins que l'image d'une minorité germanophone démunie et persécutée telle que la *Landsmannschaft* s'est employée à la propager en Allemagne ne correspond pas à la réalité. Autant d'Allemands que de Roumains auraient en effet profité du système sous Ceausescu³⁴ et elle accuse même ouvertement la *Landsmannschaft* de collusion avec la *Securitate*³⁵.

La dictature rend de fait impossible tout sentiment d'appartenance à une patrie roumaine qui reste indissociable de l'État. Dans le roman *Der Mensch ist ein großer Fasan auf der Welt* (*L'Homme est un grand faisan sur terre*), Amalie montre à ses élèves leur patrie sur une carte, une grande maison dans laquelle Ceausescu est le père :

Voici les villes de notre patrie. Les villes sont les pièces de cette grande maison qui est notre pays. [...] De la même façon que chacun de nos pères est le père dans la maison où nous habitons, le camarade Nicolae Ceausescu est le père de notre pays. [...] Tous les enfants aiment les camarades Ceausescu parce qu'ils sont leurs parents³⁶.

30. — H. Müller, « Niederungen », *ibid.*, p. 103.

31. — H. Müller, « Wie Wahrnehmung sich erfindet », in : *Der Teufel sitzt im Spiegel...*, *op. cit.*, p. 20-21.

32. — « Wie alle außer den Rumänen war und blieb auch ich zur deutschen Minderheit gehörend, trotz der dreihundert Jahre seit der Ansiedlung meiner Familie ein in der Heimat der Rumänen geborener Gast », H. Müller, « Bei uns in Deutschland », in : *Der König verneigt sich und tötet*, *op. cit.*, p. 222.

33. — *Ibid.*

34. — H. Müller, *Immer derselbe Schnee...*, *op. cit.*, p. 69.

35. — *Ibid.*, p. 64-75. Voir aussi H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 51.

36. — H. Müller, *Der Mensch ist ein großer Fasan auf der Welt* [1986], Frankfurt a. M., Fischer, 2009, p. 61-62. Traduction française de N. Bary, Paris, Folio, 1988, p. 69-70.

Instrumentalisé par l'État roumain à des fins de propagande, le mot *Heimat* apparaît dans les manuels scolaires aux côtés de termes comme « régime », « parti » ou « progrès » et prend alors le sens de *Vaterland*³⁷. Dans le contexte de la dictature, les deux termes sont au fond interchangeable car il ne saurait y avoir autre chose qu'une *Heimat* d'État (*Staatsheimat*). Chaque fois qu'elle doit se présenter à un interrogatoire mené par la *Securitate*, Herta Müller a le sentiment d'être convoquée par la patrie et invente des rimes pour conjurer sa peur : « Ma patrie est un pépin de pomme, on y erre entre la faucille et l'étoile »³⁸. Le texte joue sur la polysémie du mot allemand *Sichel* qui désigne le croissant de lune mais aussi la faucille. Cette rime en apparence innocente, dont les effets de sonorité se perdent dans la traduction française, convoque les emblèmes de l'État, l'étoile du drapeau de la République socialiste de Roumanie et la faucille, symbole du communisme. La patrie se voit réduite de façon irrévérencieuse à un simple pépin de pomme. Car la rime « sait ce qu'il en est » de cette patrie fondée sur la peur, le mépris et la mort³⁹ : n'a-t-on pas répété à Herta Müller durant toute son enfance de ne pas manger les pépins des pommes parce qu'ils contiennent la mort⁴⁰ ?

La *Staatsheimat* roumaine et la *Dorfheimat* souabe se voient pareillement disqualifiées : la première comme patrie mensongère (*verlogene Heimat*) et la seconde comme celle chantée par les villageois avinés (*besoffene Heimat*)⁴¹. Plus que d'un simple territoire, ses concitoyens souabes ont la nostalgie d'un lieu dans un temps donné car c'est le souvenir de la Seconde Guerre mondiale qui résonne dans leurs chants⁴². Le père de l'auteur, entré dans la SS à l'âge de dix-sept ans, a par exemple toujours continué à entonner sans vergogne des chants nazis⁴³. L'importance qu'elle accorde à la dimension temporelle de la

37. — « Als ich zur Schule ging, wurde das Wort "Heimat" anders als in den besoffenen Liedern missbraucht: es bedeutete Vaterland. Es stand nahe bei den Wörtern "Partei", "Regierung" und "Fortschritt". Es kam oft in den Gedichten der Schulbücher vor. Es war so verlogen, wie es in den Liedern der Männer besoffen war », H. Müller, « Heimat oder der Betrug der Dinge », *op. cit.*, p. 215.

38. — « Mein Vaterland ist ein Apfelkern, man irrt umher zwischen Sichel und Stern. Ja, wenn man zum Verhör musste, war man zum Vaterland bestellt. Der Reim wusste Bescheid », H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 49.

39. — H. Müller, *Immer derselbe Schnee...*, *op. cit.*, p. 118.

40. — Cf. « Kunst muss weh tun », *Deutschlandfunk*, 18.12.2014.

41. — « Ich mag das Wort "Heimat" nicht, es wurde in Rumänien von zweierlei Heimatbesitzern in Anspruch genommen. [...] Dorfheimat als Deutschtümelei und Staatsheimat als kritikloser Gehorsam und blinde Angst vor der Repression. Beide Heimatbegriffe waren provinziell, xenophobisch und arrogant », Herta Müller, « In jeder Sprache sitzen andere Augen », in : *Der König verneigt sich und tötet*, *op. cit.*, p. 34.

42. — H. Müller, « Heimat oder der Betrug der Dinge », *op. cit.*, p. 214.

43. — H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 38-39.

Heimat range Herta Müller aux côtés des auteurs autrichiens de l'*Anti-Heimatliteratur*⁴⁴. Car le mythe de la *Heimat*, comme ce fut le cas en Autriche après la Seconde Guerre mondiale, permet d'occulter la période du national-socialisme et dispense fort à propos les Allemands de Roumanie de mener un véritable travail de mémoire⁴⁵. La négation du passé ne concerne du reste pas seulement la communauté germanophone mais la population roumaine dans son ensemble qui a nié toute implication dans les crimes commis sur son sol sous le national-socialisme⁴⁶. Herta Müller soutient que la minorité germanophone, « objectivement empêchée »⁴⁷ de parler face à ce déni et se considérant comme punie à tort par les Roumains, s'est repliée sur une identité allemande étriquée⁴⁸.

Dans *Herztier (Animal du cœur)*, la narratrice croit entendre à nouveau son père chanter pour le Führer quand on lui demande d'indiquer dans quelle armée il a servi. Dans le roman, ce sont justement ces pères ayant combattu sous l'uniforme nazi qui parlent de l'Allemagne comme de leur « mère-patrie » (*Mutterland*)⁴⁹. Il est significatif que la *Landsmannschaft* emploie ce même terme, reprochant à Herta Müller de « nuire à l'image des Allemands de l'étranger dans la mère-patrie »⁵⁰ ? Comment ne pas entendre, là encore, coasser la grenouille allemande ?

Pour obtenir la nationalité allemande, Herta Müller a refusé de faire jouer le regroupement familial et donc de se réclamer de sa communauté germanophone. Elle a au contraire défendu son statut de réfugiée politique, suscitant l'incompréhension des bureaucrates pour lesquels elle devait être soit réfugiée politique, soit allemande, mais en aucun cas les deux. À travers cette revendication, elle s'est définitivement déta-

44. — C'est la thèse défendue par Paola Bozzi dans *Der Fremde Blick...*, *op. cit.*, p. 50.

45. — Sous le régime du général Antonescu, la Roumanie a combattu aux côtés de l'Allemagne nazie jusqu'en 1944. À la demande du nouvel allié soviétique, environ 75000 Allemands de Roumanie, dont quelque 33000 Souabes du Banat ont été déportés dans des camps de travail en Union Soviétique à partir de janvier 1945. La mère de H. Müller a elle-même été condamnée à cinq ans de travaux forcés en Ukraine de 1945 à 1950.

46. — H. Müller s'attaque dans de nombreux textes à ce double tabou. Cf. *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 35, 36 et 89.

47. — *Ibid.*, p. 36.

48. — H. Müller, *Der König verneigt sich und tötet*, *op. cit.*, p. 197-198.

49. — « Der Großvater, der Frisör, der Uhrmachertoni, der Vater, der Pfarrer und Lehrer nannten Deutschland das Mutterland. Obwohl Väter für Deutschland in die Welt marschiert waren, war es das Mutterland », H. Müller, *Herztier* [1994], Frankfurt a. M., Fischer, 2009, p. 238.

50. — « Ich [...] schädige "das Image des Auslandsdeutschen im Mutterland" », H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 193.

chée de sa communauté d'origine, mais a également d'emblée pris ses distances avec une *Heimat* allemande.

La douleur fantôme du souvenir

On ne se déleste toutefois pas facilement d'une patrie qui s'avère être un ennemi intime⁵¹. Le lien rompu avec la Roumanie alimente en effet une nostalgie irrationnelle⁵². C'est la douleur qui assaille ceux que la dictature a abîmés et qui ne parviennent pas à oublier la peur, les menaces et les persécutions⁵³, mais au-delà des traumatismes infligés par un État totalitaire, la *Heimat* la fait souffrir à la manière d'un membre fantôme. La nostalgie déraisonnable qui s'empare d'elle n'est pas celle d'une *Heimat* dont l'exil l'aurait privée, mais bien dont elle a été dépossédée. Elle n'oppose à cette *Heimatlosigkeit* originelle aucune vision utopique, répétant à l'envi qu'elle n'a nul besoin de *Heimat*. Celle-ci peut tout au plus advenir quand on parvient à trouver un langage commun, car posséder la même langue ne suffit pas en soi à fonder une appartenance. Herta Müller reprend explicitement la définition de Jorge Semprun qui fait du langage, et non de la langue, le fondement de la patrie – le langage comme espace de représentation du monde et de communication⁵⁴.

L'héroïne du roman *Reisende auf einem Bein*, qui a quitté « l'autre pays » pour émigrer en Allemagne⁵⁵, refuse de se définir comme *heimatlos* mais se sent simplement à l'étranger⁵⁶ ; et la « patrie » (*Vaterland*) continue de l'encombrer : « Qu'en fais-tu de ta patrie quand elle est soudain là contre ton gré ? »⁵⁷, lance-t-elle à Franz, son ami allemand. Contrairement à elle, Franz n'a aucun mal à se réclamer de sa

51. — « Man sagt sich: Hol sie der Teufel. Doch das klappt nicht. Diese Heimat bleibt der intimste Feind, den man hat », H. Müller, « Diesseitige Wut, jenseitige Zärtlichkeiten », *op. cit.*

52. — « Ob man aus der Bindung zu den Eltern abgesprungen oder der Verfolgung eines Landes entkommen ist, es bleibt in beidem eine irrationale Sehnsucht, obwohl man zu diesen Eltern oder in dieses Land nie mehr zurückkehren will. Dieser Phantomschmerz im Erinnern hat das betörende Zeug, das keine Ruhe gibt », H. Müller, *Immer derselbe Schnee...*, *op. cit.*, p. 36.

53. — Pour avoir refusé de collaborer avec le régime de Ceausescu, H. Müller a été licenciée, livrée aux tracasseries de la police politique et régulièrement menacée de mort.

54. — « Semprun sagt: "Nicht Sprache ist Heimat, sondern das, was gesprochen wird." Er weiß um das minimale innere Einverständnis mit den gesagten Inhalten, das man braucht, um dazugehören », H. Müller, *Der König verneigt sich und tötet...*, *op. cit.*, p. 36.

55. — La Roumanie n'est jamais nommée dans le roman et toujours désignée comme « l'autre pays ».

56. — H. Müller, *Reisende auf einem Bein* [1989], Frankfurt a. M., Fischer, 2010, p. 65.

57. — « Wo trägst du es, dein Vaterland, wenn es plötzlich gegen deinen Willen da ist », *ibid.*, p. 132.

patrie, l'Allemagne. Une ligne de fracture profonde sépare de ce point de vue les citoyens d'une démocratie de ceux qui vivent sous une dictature, les premiers étant des « enfants du pays » tandis que les seconds sont condamnés à rester des « enfants de l'État »⁵⁸. Herta Müller ne se considère pas comme intacte, mais continue de voir les ombres se disloquer, comme tous ceux que la dictature a abîmés⁵⁹.

Le départ en Allemagne n'apporte aucune certitude sur la *Heimat*. Peut-être est-ce un lieu qui n'est fait « ni pour les pieds, ni pour la tête » et qui ne se soucie en tout cas nullement qu'on l'ait quitté⁶⁰. Le mot « mal du pays » (*Heimweh*) étant de ceux qui font de nous ce qu'ils veulent⁶¹, Herta Müller l'évite soigneusement sans parvenir pour autant à endiguer sa douleur⁶². Ses romans offrent divers exemples de stratégies pour tenir à distance la nostalgie. Dans *Reisende auf einem Bein*, premier roman publié après l'exil en Allemagne, Irene se demande à quelle partie de son corps assigner le mal du pays ; et elle a beau s'efforcer de garder les yeux secs et la tête froide, le doute finit par s'emparer d'elle :

Irene pensait souvent à l'autre pays. Cependant, ces pensées ne lui serreraient pas la gorge. Elles n'étaient pas confuses. Elles pouvaient les voir toutes. Presque en ordre. Irene les sortait pour les mettre sous son front. Les remettait à l'arrière de la tête. Comme des dossiers.

Qu'est-ce qui devait bouger dans la tête pour que cela s'appelle mal du pays ? Elle y réfléchissait en gardant les yeux secs. Les larmes ne venaient jamais. [...]

Peut-être que le mal du pays n'a rien à voir avec la tête, pensait Irene. Peut-être a-t-il une autonomie confuse dans l'ordre des pensées. Peut-être est-ce un sentiment, pour peu que l'on sache comment il fonctionne. Et comment on le chasse.

Si c'est ça, le mal du pays, pensait Irene, alors je suis une menteuse⁶³.

58. — « Egal, wohin man sieht: für Menschen aus Demokratien und Menschen aus Diktaturen ist nichts gleich verlaufen. Denn die einen sind *Landeskinder*, und die anderen sind *Staatskinder*. Wenn Landes- und Staatskinder am selben Ort Gleiches tun, fallen nur den Staatskindern im Kopf die Schatten auseinander », H. Müller, *Hunger und Seide*, *op. cit.*, p. 22.

59. — Elle répartit ceux qui ont vécu sous une dictature en trois catégories : « intakte, geschädigte und zerbrochene Menschen », *ibid.*, p. 104.

60. — « Vielleicht ist Heimat kein Ort für die Füße und keiner für den Kopf. Sie schert sich nicht darum, dass man gegangen ist », *Immer derselbe Schnee...*, *op. cit.*, p. 146.

61. — H. Müller, *Atemschaukel* [2009], Frankfurt a. M., Fischer, 2011, p. 232.

62. — H. Müller, *Hunger und Seide*, *op. cit.*, p. 35.

63. — « Irene dachte oft an das andere Land. Doch sie drückten nicht in der Kehle, diese Gedanken. Sie waren nicht verworren. Überschaubar waren sie. Fast geordnet. Irene nahm sie hervor, in die Stirn. Schob sie zurück in den Hinterkopf. Wie Mappen. Was musste sich bewegen im Kopf, dass es Heimweh hieß. Das Nachdenken blieb trocken. Es kamen nie Tränen. [...] Vielleicht hat Heimweh nichts mit dem Kopf zu tun, dachte Irene. Ist selbständig und verworren in der Ordnung der Gedanken drin. Vielleicht ist

Herta Müller recourt à la même typologie que son héroïne quand elle admet avoir eu le mal du pays « peut-être pas sous le front, juste au palais » après avoir quitté son village natal pour étudier à Timișoara, alors qu'elle n'avait pas encore appris le roumain⁶⁴. Dans *Atemschaukel* (*La bascule du souffle*), Leo Auberg, déporté dans un camp de travail en Ukraine, apprend lui aussi à son mal du pays à garder les yeux secs « pour qu'il n'y ait plus de gens dans [sa] tête, mais rien que des objets » et que son mal du pays devienne insensible à la nostalgie⁶⁵ :

Si d'aventure je me permets d'avoir un sentiment, je fais tourner le point névralgique autour d'une histoire qui rabâche sèchement que je n'ai pas le mal du pays. Par exemple l'odeur des marrons chauds, tout de même nostalgique. Mais ce ne sont que les marrons d'Autriche-Hongrie des récits de mon grand-père, ils sentaient le cuir frais. Matelot, il en avait décortiqué dans le port de Pula pour les manger avant de s'embarquer sur le voilier *Danube* et de faire le tour du monde. Mon absence de mal du pays, c'est donc le mal du pays raconté par mon grand-père qui me sert à surmonter celui que j'ai ici⁶⁶.

Tout comme Oskar Pastior, de la vie duquel s'inspire le roman, Leo Auberg ne saurait supporter le mal du pays que sous la forme de sa négation⁶⁷. C'est aussi le cas de l'exilé et du demandeur d'asile qui, à défaut d'être heureux, connaissent le « bonheur amer » de confondre délibérément le mal du pays et l'absence de celui-ci⁶⁸. Dans le chapitre intitulé « Le mal du pays, comme si j'en avais besoin », Leo Auberg note que celui-ci ne fait jamais autant souffrir que lorsqu'il se détache de son objet : « Bien des gens disent qu'avec le temps, le mal du pays perd de sa substance et dépérit ; n'ayant plus rien à voir avec notre vrai foyer, il

das ein Gefühl, wenn man weiß, wie es abläuft. Und wie man es vertreibt. [...] Wenn das Heimweh ist, dachte Irene, dann bin ich verlogen », H. Müller, *Reisende auf einem Bein*, *op. cit.*, p. 83, 84, 85.

64. — « Trotzdem hatte ich Heimweh, vielleicht nicht in der Stirn, nur am Gaumen [...] ». H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 49.

65. — H. Müller, *La bascule du souffle*, traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Paris, Gallimard (Folio 5341), 2010, p. 222-223.

66. — *Ibid.*, p. 222. « Wenn ich mir mal ein Gefühl leiste, drehe ich den wunden Punkt um eine Geschichte, die trocken auf der Heimwehlosigkeit verharrt. Zum Beispiel auf dem Geruch von Maronen, also doch Heimweh. Aber dann sind es nur die k.u.k.-Maronen mit dem Geruch von frischem Leder, von denen mein Großvater mir erzählt hat. Als Matrose im Hafen von Pula hat er Maronen geschält und gegessen, bevor er mit dem Segelschiff *Donau* zur Weltumsegelung aufbrach. Demnach ist meine Heimwehlosigkeit das erzählte Heimweh meines Großvaters, mit dem ich das hiesige Heimweh zähme », H. Müller, *Atemschaukel*, *op. cit.*, p. 190-191.

67. — « Das schwelende, allgemeine Heimweh, das er nur als Heimwehlosigkeit akzeptierte », H. Müller, *Mein Vaterland...*, *op. cit.*, p. 215.

68. — « Aber das bittere Glück ist schlau – es verwechselt absichtlich Heimweh mit Heimwehlosigkeit. ». H. Müller, « Diesseitige Wut, jenseitige Zärtlichkeiten », *op. cit.*

dépérit, et c'est là qu'il nous mine. Je suis de ceux qui le disent. »⁶⁹ La douleur se fait encore plus lancinante quand elle semble s'être détachée du lieu que l'on a quitté et fait alors souffrir à la manière d'un membre fantôme⁷⁰.

La Roumanie comme arrière-pensée

Si Herta Müller se défie du registre émotionnel et préfère parler de changement de lieu et de départ plutôt que d'émigration, elle revendique néanmoins le statut d'exilée. « Pour moi », déclare-t-elle dans une allocution prononcée en 2012, « ce terme n'était pas négociable »⁷¹. Et ce bien que le mot exil ait été d'emblée incompatible avec le fait d'être allemande⁷². Dans sa lettre ouverte adressée en juin 2011 à Angela Merkel pour réclamer la création d'un musée de l'exil en Allemagne, elle dit ainsi pouvoir se compter « un peu » au nombre de ceux contraints à l'exil par les dictatures d'Europe de l'Est⁷³. Un exil lui-même teinté d'ambivalence car elle estime avoir été contrainte de le choisir : que signifie en effet partir de son plein gré quand la raison du départ relève strictement d'une menace extérieure⁷⁴ ?

Voyage, exil, changement de lieu – autant d'hésitations terminologiques qui traduisent le refus de Herta Müller de penser sa situation à partir de catégories préétablies. Elle se reconnaît par exemple dans les Allemands de l'ex-RDA au sein de l'Allemagne réunifiée : ils ne seraient Allemands de l'Ouest qu'« à la surface » et à l'intérieur, dans la tête, resteraient des citoyens d'Europe de l'Est⁷⁵. Dans *Reisende auf einem Bein* (*Voyager sur une jambe*), Stefan fait ainsi remarquer à Irene qu'elle a gardé son sourire de l'Est⁷⁶. Le titre de ce roman est la métaphore d'un voyage voué à ne pas aboutir. Comment arriver à destination quand on voyage sur une seule jambe et que, de l'autre, on est perdu(e)⁷⁷ ?

69. — H. Müller, *La bascule du souffle*, op. cit., p. 274. « Manche sagen, das Heimweh verliert mit der Zeit seinen Inhalt, wird schwelend und erst recht verzehrend, weil es mit dem konkreten Zuhause nichts mehr zu tun hat. Ich gehöre zu denen, die das sagen », H. Müller, *Atemschaukel*, op. cit., p. 233.

70. — H. Müller, *Mein Vaterland...*, op. cit., p. 214.

71. — « Ich war nicht zu meinem Onkel gekommen, sondern ins Exil. Für mich war dieser Begriff nicht verhandelbar. Ich beanspruchte ihn, weil er den Tatsachen entsprach », H. Müller, discours prononcé le 29.08.2012 à la Deutsche Nationalbibliothek de Francfort-sur-le-Main à l'occasion de l'exposition *Fremd bin ich den Menschen dort*.

72. — « Das Wort EXIL ging mit Deutschsein hier in Nürnberg nicht zusammen », *ibid.*

73. — H. Müller, « Menschen fallen aus Deutschland », lettre ouverte à Angela Merkel, *FAZ*, 24.06.2011.

74. — H. Müller, *Hunger und Seide*, op. cit., p. 35.

75. — *Ibid.*, p. 48.

76. — H. Müller, *Reisende auf einem Bein*, op. cit., p. 123.

77. — « Reisende auf einem Bein und auf dem anderen Verlorene », *ibid.*, p. 98.

On trouve un autre écho de cette dualité dans le court texte qui clôt le recueil *Barfußiger Februar* : « Arrivée comme si je n'étais pas là. Sur le sable comme sur les rives »⁷⁸. La narratrice évoque du reste dans ce texte sa « conscience d'étrangère »⁷⁹. Pour Irene, cette conscience ne s'amenuise pas, même après l'obtention de la nationalité allemande. Étrangère à elle-même autant qu'au pays qui l'accueille⁸⁰, elle demeure tout au long du roman dans un entre-deux, rien ne la poussant à rester ni à partir⁸¹.

Mais la *Fremdsein* n'est pas en soi un malheur dans la mesure où elle est la conséquence d'une perception aiguisée⁸². Dans *Reisende auf einem Bein*, la focalisation sur d'infimes détails et l'émiettement de la perception qui en résulte rendent toutefois difficile l'intégration de l'héroïne dans son nouvel environnement. Plus elle visite les villes d'Allemagne et plus celles-ci lui deviennent étrangères : à force de les regarder, elle finit même par voir certains habitants porter la ville dans laquelle ils vivent sur leur dos et sentir l'asphalte lui couler entre les orteils⁸³. Sa vie s'éparpille en une multitude d'observations et l'acuité de son regard fait voler en éclats ce que les choses ont d'ordinaire. Mais elle n'est pas étrangère à l'Allemagne dans l'absolu, juste dans « certaines choses ».

La *Fremdsein* qui caractérise Irene n'est pas uniquement de nature existentielle. Elle se loge aussi dans la déchirure qui sépare l'Est et l'Ouest. Dans la citation d'Ingeborg Bachmann placée en exergue du roman *L'homme est un grand faisan sur terre*, cet écart irréductible se traduit par une latence du regard : « Entre les paupières d'Est en Ouest, l'œil est blanc, la pupille est invisible »⁸⁴. L'Allemagne et la Roumanie sont si étrangères l'une à l'autre qu'elles ne sauraient se rencontrer impunément⁸⁵ et que Herta Müller ne peut ni se sentir chez elle en

78. — « Angekommen wie nicht da. Am Sand wie an den Ufern », H. Müller, *Barfußiger Februar* [1987], Berlin, Rotbuch Verlag, 1990, p. 123.

79. — « mein Ausländergewissen », *ibid.*

80. — « Und wie in dem anderen Land, wie auf den Passfotos, war sie auch auf diesen Fotos eine fremde Person », H. Müller, *Reisende auf einem Bein*, *op. cit.*, p. 54.

81. — *Ibid.*, p. 40.

82. — « Zu den Orten kann man nicht gehören. [...] Wenn das ein Unglück ist, dann ist Fremdsein Unglück. Sonst nichts », H. Müller, *Der Teufel sitzt im Spiegel*, *op. cit.*, p. 123. Cf. aussi « Bewusste Wahrnehmung und kritische Sicht werden immer Fremdheit zur Folge haben », B. Haines (dir.), *Herta Müller*, *op. cit.*, p. 20.

83. — H. Müller, *Reisende auf einem Bein*, *op. cit.*, p. 146 et 164.

84. — Ce roman dépeint la vie de villageois roumains figés dans l'attente du départ en Allemagne.

85. — « Aber die beiden Länder sind einander so fremd, dass nichts in ihnen und nichts in mir (von damals und jetzt) sich ungestraft begegnen kann. [...] Weshalb ich in Deutschland nie dazugehören kann und weshalb ich aus Deutschland nicht weggehen kann », *Hunger und Seide*, *op. cit.*, p. 31.

Allemagne, ni en partir. « Images criardes et pâles, brûlantes et froides, d'ici et de là-bas. Comment comparer ce qui est si différent. Deux pays, comme deux yeux, ne peuvent pas se toucher. Pas non plus à travers moi », constate-t-elle dans l'un de ses essais⁸⁶.

Au gré de ses promenades dans la ville allemande, Irene voit pousser les herbes de l'autre pays – chardons, orties, millefeuilles – et doit les toucher pour s'assurer qu'elle ne les a pas simplement emportées avec elle, « dans la tête »⁸⁷. Parmi ses bagages invisibles, Herta Müller a quant à elle transporté ce qu'elle nomme le regard étranger, auquel elle a consacré plusieurs textes⁸⁸. Ce regard n'est pas celui que l'étrangère porte sur un environnement nouveau ; il se forge au contraire quand les choses familières perdent de leur évidence et s'est aiguisé sous la dictature⁸⁹. Dans un quotidien dominé par la peur, on en vient à s'observer de façon maniaque, ce qui ouvre sur une proximité dangereuse avec les choses. Son regard étranger, assure-t-elle, n'a rien à voir avec le fait d'avoir émigré, ni même avec la littérature, mais il continue à dévoiler les « entrailles sous la surface »⁹⁰ alors qu'elle vit en Allemagne. De plus, les images de son pays viennent s'intercaler dans tout ce qu'elle observe, des routes qui n'ont pas le souffle blanc de la misère en passant par les panneaux de signalisation, les bornes d'arrêt d'urgence ou les affiches publicitaires⁹¹. Et plus son regard s'affûte, plus le passé roumain vient interférer dans le présent allemand⁹². La Roumanie demeure en tout état de cause l'arrière-pensée de tout ce qu'elle perçoit en Allemagne.

La langue allemande fait elle aussi partie des bagages invisibles de Herta Müller, mais ne saurait suffire non plus à fonder un sentiment d'appartenance⁹³. Tout au plus aspire-t-elle à trouver une langue qui puisse être habitée, telle que l'appelaient de ses vœux Heinrich Böll au

86. — « Grelle und blasse, heiße und kalte Bilder von hier und von dort. Wie soll ich es vergleichen, was so verschieden ist. Zwei Länder, wie zwei Augen, berühren sich nicht. Auch nicht durch mich », H. Müller, *Der Teufel sitzt im Spiegel*, op. cit., p. 130.

87. — H. Müller, *Reisende auf einem Bein*, op. cit., p. 68.

88. — H. Müller, *Hunger und Seide*, op. cit., p. 33.

89. — « Der Fremde Blick ist alt, fertig mitgebracht aus dem Bekannten. Er hat mit dem Einwandern nach Deutschland nichts zu tun. Fremd ist für mich nicht das Gegenteil von bekannt, sondern das Gegenteil von vertraut », H. Müller, « Der Fremde Blick oder Das Leben ist ein Furz in der Laterne », in : *Der König verneigt sich und tötet...*, op. cit., p. 165.

90. — « das Gedärm unter der Oberfläche », H. Müller, *Der Teufel sitzt im Spiegel*, op. cit., p. 18. Cf. aussi H. Müller, *Mein Vaterland...*, op. cit., p. 178-179.

91. — H. Müller, *Hunger und Seide*, op. cit., p. 32-33.

92. — H. Müller, *Der König verneigt sich und tötet...*, op. cit., p. 225.

93. — « Gerade weil wir dieselbe Sprache sprechen, ist es keine Heimat, weil ich alles verstehe, was die immer sagen », H. Müller, *Ich glaube nicht an die Sprache*, op. cit., p. 40.

lendemain de la Seconde Guerre mondiale⁹⁴. En arrivant en Allemagne, la langue de Herta Müller fait mine de se mouvoir lentement dans les choses nouvelles, comme si elle était trop vieille, car le lieu étranger hésite même dans la langue maternelle⁹⁵. Loin de la Roumanie, son allemand prend une coloration particulière⁹⁶ et face à la langue « d'ici » lui semble avoir été apporté de l'extérieur⁹⁷. Mais elle constate aussi que ce qu'elle appelle son « allemand de minorité » est désormais arrimé et que le fil est en train de devenir une corde⁹⁸. Le rattachement de fait à une communauté linguistique n'est donc pas dénué d'ambivalence et on sent poindre la crainte de se trouver ligotée à la langue-mère.

Lors d'une conférence tenue en 1984, Herta Müller hasarde une définition pour le moins subversive de la *Heimat*, aussitôt assortie d'interrogations qui en montrent toutes les limites. Reprenant la phrase de *Barfußiger Februar* « Ne se sent-on pas un peu comme à la maison partout où on a vu la mort », elle se demande si ce ne pourrait pas être cela la *Heimat*, avant d'ajouter : « Est-ce suffisant ? Qui sait. »⁹⁹.

94. — H. Müller, « Heimweh nach Zukunft », discours prononcé lors de la réception du prix Heinrich Böll, *Süddeutsche Zeitung*, 22.11.2015.

95. — H. Müller, *Hunger und Seide*, *op. cit.*, p. 34.

96. — « Was ist das für ein Land [...] das eine Sprache von weither, und in der eigenen Sprache eine Färbung wird, wenn man gegangen ist », H. Müller, *Barfußiger Februar*, *op. cit.*, p. 49.

97. — « Das Deutsche ist meine Muttersprache, aber angesichts des Hiesigen eine mitgebrachte Sprache », H. Müller, *Hunger und Seide*, *op. cit.*, p. 32-33.

98. — « Mein Minderheitendeutsch, jetzt wirst du angeknüpft. Jetzt wird der Faden zum Strick », H. Müller, « Mein Schlagabtausch, mein Minderheitendeutsch », in : *Barfußiger Februar*, *op. cit.*, p. 123.

99. — « In einem Text über eine Gegend aus Rumänien hab ich den Satz geschrieben: "Überall, wo man den Tod gesehen hat, ist man ein bisschen wie zuhaus." Das wird wohl "Heimat" sein. Ob das genügt? Wer weiß », H. Müller, « Heimat oder der Betrug der Dinge », in : Wilhelm Solms (dir.), *Dichtung und Heimat: Sieben Autoren unterlaufen ein Thema*, Marburg, Hitzeroth, 1990, p. 83. [N.B. : il s'agit d'une version différente du texte de H. Müller que celle citée précédemment].

